Revue d'histoire du XIXe siècle

Société d'histoire de la révolution de 1848 et des
révolutions du XIXe siècle

53 | 2016

Mobilités, savoir-faire et innovations

Violence et injustice dans l'Ouest américain

Stephen Aron

Traducteur : Traduit de l'anglais (États-Unis) par Fabrice Bensimon.

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rh19/5111>

DOI : 10.4000/rh19.5111

ISSN : 1777-5329

Éditeur

La Société de 1848

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2016

Pagination : 139-145

ISSN : 1265-1354

Référence électronique

Stephen Aron, « Violence et injustice dans l'Ouest américain », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 53 | 2016, mis en ligne le 01 décembre 2018, consulté le 04 janvier 2020. URL : <http://journals.openedition.org/rh19/5111> ; DOI : 10.4000/rh19.5111

Tous droits réservés

Stephen Aron : *Violence et injustice dans l'Ouest américain*

Au cours du XX^e siècle, les studios de cinéma établis à Los Angeles ont produit des milliers de westerns. Pendant la première moitié du siècle, quand les westerns régnaient sur Hollywood, nombre de ces films étaient tournés à Los Angeles ou à proximité, mais seule une petite partie de ces fables qui finissaient sur les écrans et exposaient indéfectiblement des cowboys, des Indiens et des bandits se déroulaient vraiment à Los Angeles. Les paysages du Sud de la Californie étaient censés représenter les parties d'un Ouest mythique des États-Unis, ses grands espaces, les villes de vachers (*cow towns*) et leurs dépôts de chemins de fer dans les Grandes plaines, les camps de mineurs des montagnes ou des déserts, toutes choses que les spectateurs de cinéma associaient au véritable « ancien Ouest » des États-Unis. Un nouveau livre de John Mack Faragher suggère cependant que Los Angeles aurait bien pu se représenter elle-même dans ses westerns. Dans *Eternity Street : Violence and Justice in Frontier Los Angeles*, Faragher mobilise les sciences sociales et exhume des archives locales pour raconter « l'histoire d'un lieu violent à une époque violente ». En proposant un récit troublant des origines de Los Angeles, *Eternity Street* « retrace une histoire de conquête et de destruction ethnique », trempée dans le sang. Ce livre devrait attirer l'attention des spécialistes du XIX^e siècle pour ses découvertes sur Los Angeles à l'époque de la frontière, pour son apport aux débats sur la sauvagerie de l'Ouest américain, et pour son interprétation de la structure, de la culture et de la reproduction de la violence américaines – autant de questions qui résonnent par-delà les périodes et les espaces¹.

Bien que les studios de Los Angeles aient pu trouver dans la ville les intrigues de ses westerns, *Eternity Street* ne fournit pas les fables heureuses qu'Hollywood affectionnait. Oui, la Los Angeles de la frontière était pleine de cowboys, d'Indiens et de bandits, mais les histoires de meurtre et de chaos

1. John Mack Faragher, *Eternity Street: Violence and Justice in Frontier Los Angeles*, New York, Norton, 2016, p. XV.

dont regorgent les pages du livre de John Mack Faragher remettent en cause l'opposition claire qu'offraient les westerns classiques entre les bons et les méchants. À la différence de ces moralités simplistes, Faragher décrit Los Angeles comme un territoire profondément troublé par les affrontements ethniques, la violence des milices et les dissensions locales. Comme dans les westerns, la violence est au cœur du propos de l'ouvrage, mais à leur différence, et contrairement à ce que son sous-titre suggère, il traite davantage de l'injustice que de la justice.

La violence et l'injustice omniprésentes à Los Angeles à l'époque de la frontière ne constituent cependant pas un sujet nouveau pour les historiens. Il y a 70 ans, Carey McWilliams affirmait qu'au début des années 1850, «la Californie comptait plus de meurtres que le reste des États-Unis, et Los Angeles plus que le reste de la Californie». En 1854, écrivait-il, «on rapportait un homicide par jour» à Los Angeles. Le bain de sang des années 1850, qui signifiait aux yeux de McWilliams, que «la guerre entre le Mexique et les États-Unis avait repris», incluait le lynchage de nombreux Mexicains. Ces pendaions extra-judiciaires étaient si fréquentes et si publiques qu'elles «devenaient un sport de plein air au sud de la Californie»².

Plus récemment, les historiens ont approfondi leurs recherches dans les archives du passé violent du sud de la Californie. Pour être plus précis que les propos anecdotiques de McWilliams sur le nombre de meurtres, Eric Monkkonen a ainsi entrepris de documenter et de mettre en tableau tous les meurtres survenus à Los Angeles de 1830 à aujourd'hui. Plusieurs historiens sont également revenus sur les dimensions interethniques de la violence à Los Angeles soulignées par McWilliams. Il en résulte une meilleure compréhension de la résistance mexicaine à la domination américaine et aux mesures légales et illégales qui furent prises pour imposer la suprématie blanche. Grâce à ces études, nous avons aujourd'hui une évaluation plus précise du nombre de lynchages. Nous en savons également davantage sur l'appartenance ethnique des victimes de la «justice» des miliciens. Toute étude de la violence à Los Angeles doit prendre en compte les discriminations face aux meurtres dont les Chinois furent victimes ainsi que les campagnes génocidaires contre les Indiens³.

2. Carey McWilliams, *Southern California: An Island on the Land*, Santa Barbara and Salt Lake City, Peregrine Smith, 1979 (1^{re} édition 1946), p. 60.

3. Monkkonen a mis des données en ligne : <https://cjrc.osu.edu/research/interdisciplinary/hvd/united-states/los-angeles-1930-2003> (consulté le 10 août 2016). Pour ses explications, cf. Eric Monkkonen, 'Homicide in New York, Los Angeles, and Chicago', *Journal of Criminal Law and Criminology*, n° 92, Spring 2002, p. 809-822; et *ibidem*, 'Homicide in Los Angeles, 1827-2002', *Journal of Interdisciplinary History*, n° 36, Autumn 2005, p. 167-183. Pour des études qui exhumant les archives de la violence contre les non-Blancs dans le sud de la Californie au XIX^e siècle, cf. John Boessenceker, *Gold Dust & Gunsmoke: Tales of Gold Rush, Outlaws, Gunfighters, Lawmen, and Vigilantes*, New York, John Wiley & Sons, 1999; William Deverell, *Whitewashed Adobe: The Rise of Los Angeles and the Remaking of its Mexican Past*, Berkeley, University of California Press, 2004; Scott Zesch, *Chinatown War: Chinese Los Angeles and the Massacre of 1871*, New York, Oxford University Press, 2012; Benjamin Madley, *An American Genocide: The United States and the California Indian*

Eternity Street tire profit de ces travaux et les prolonge. Bien que le décès prématuré de Monkkonen l'ait empêché de compléter son projet, l'étude de Faragher utilise et étend sa base de données entre 1830 et 1877. Leurs efforts combinés documentent par exemple 28 homicides à Los Angeles en 1854. On est loin, il est vrai, du meurtre quotidien rapporté par McWilliams, mais c'est déjà un chiffre énorme. Par comparaison, New York, dont la population était cent fois supérieure à celle de Los Angeles, n'enregistra que 48 homicides au cours de cette année 1854. Au début des années 1870, Faragher établit des taux d'homicides à Los Angeles qui écrasent régulièrement ceux de presque toutes les autres localités d'Amérique du Nord, y compris ceux des plus violentes des États-Unis d'aujourd'hui⁴.

La portée des travaux de Faragher dépasse largement Los Angeles et le sud de la Californie. Les questions qu'il soulève et auxquelles répond l'ouvrage sont depuis longtemps au cœur des recherches des historiens de l'Ouest américain en particulier, et de la violence plus généralement. L'Ouest était-il vraiment sauvage? Si oui, quand et où le fut-il le plus? Quelles forces culturelles, économiques et sociales plus larges expliquent-elles la violence de cette région dans la seconde moitié du XIX^e siècle? Si on s'intéresse plus spécifiquement aux modèles dans la région, pourquoi les taux d'homicide étaient-ils si élevés dans certains endroits et si bas dans d'autres? Qu'est-ce qui explique les changements de ces taux au cours du temps? Et en fin de compte, quelles leçons pouvons-nous tirer de ces niveaux de violence et des échecs des autorités à faire respecter la loi?⁵

Jusqu'à présent, les historiens se sont divisés sur la question de la violence dans l'Ouest au cours du second XIX^e siècle : certains ont soutenu que, comme le montre *Eternity Street* et comme l'imaginait le cinéma, l'Ouest connaissait des niveaux de violence qui dépassaient de loin la moyenne nationale, tandis que d'autres ont insisté sur le fait que les westerns du XX^e siècle exagéraient beaucoup la place des affrontements armés et déformaient le point de vue des historiens. La réalité de la vie dans l'ancien Ouest, sou-

Catastrophe, New Haven, Yale University Press, 2016. Pour avoir un excellent aperçu de l'histoire et de l'historiographie de la violence raciale à Los Angeles, cf. Eric Avila, 'Social Flashpoints', in William Deverell and Greg Hise (eds), *A Companion to Los Angeles*, Boston, Wiley-Blackwell, 2010, p. 95-109.

4. Comme Eric Monkkonen, Faragher a mis en ligne ses données sur le site du Criminal Justice Research Center à Ohio State University. Comme Faragher le note, Monkkonen a identifié 389 homicides pour la période de 1830 à 1874. Parmi ceux-ci, Faragher a été en mesure d'en confirmer 331 et d'en ajouter 137, ce qui porte le total à 468 pour la période de 1830 à 1874. Cette base de données, qui fournit une documentation pour chaque homicide et est classée par année, peut être consultée ici : <https://cjr.osu.edu/research/interdisciplinary/hvd/united-states/los-angeles-1830-1874> (consultée le 10 août 2016).

5. Le cadre interprétatif proposé par Richard Maxwell Brown a été particulièrement important pour façonner la compréhension qu'ont les historiens des modèles de la violence dans l'Ouest américain. Cf. en particulier, son livre *No Duty to Retreat: Violence and Values in American History and Society* (New York, 1992); et son essai 'Violence', in Clyde Milner II, Carol A. O'Connor, and Martha A. Sandweiss (eds), *The Oxford History of the American West*, New York, Oxford University Press, 1994, p. 393-425.

tiennent ces pourfendeurs de mythes, était bien plus banale et bien moins meurtrière que la culture populaire ne l'a dépeinte⁶.

Ce débat continue. Cependant la meilleure réponse à la question des niveaux de violence dans l'Ouest du XIX^e siècle pourrait n'être ni oui, ni non, mais que cela dépend. Cela dépend de quel Ouest on parle, ou plus particulièrement de quelle partie de l'Ouest et quand. Les travaux des chercheurs ont montré que de nombreuses communautés de l'Ouest n'étaient pas plus violentes que d'autres – au moins en ce qui concerne les taux d'homicide. La présence de villes du Kansas spécialisées dans le bétail dans ce groupe de localités relativement paisibles est particulièrement étonnante. Après tout, Dodge City et les autres communautés du Kansas qui se développèrent très rapidement dans la brève scansion 1870 et 1880, étaient des villes de transit entre les pistes à bestiaux du Texas et les lignes de chemin de fer vers l'Est. Elles ont occupé une place de choix, d'abord dans les romans bon marché du XIX^e siècle, puis au cinéma dans des dizaines de westerns. Dodge est ainsi devenue synonyme de l'Ouest sauvage. Néanmoins, si Dodge s'agissait lors des semaines où les cowboys y séjournaient, elle ne connaissait pas trop de meurtres. Selon l'historien Robert Dykstra, entre 1870 et 1885, les cinq plus grandes villes de vachers comptaient en moyenne 1,5 meurtre d'adulte par an⁷.

En même temps, pour reprendre la formulation de l'historien Clare McKanna, l'Ouest comptait de « nombreuses enclaves de violence », des endroits qui égalaient voire dépassaient les taux élevés d'homicides de Los Angeles. Il s'agissait notamment des nombreuses régions minières. Périodiquement, la découverte de métaux précieux déclenchait en effet des migrations rapides et non organisées. La ruée vers les nouveaux gisements, depuis le reste du pays voire de l'étranger provoquait l'expulsion violente

6. En plus des données mises en ligne par Monkkonen et Faragher, le site Internet du Criminal Justice Research Center inclut aussi la base de données 'Homicide Rates in the American West' compilée par Randolph Roth, qui fournit différents tableaux comparatifs pour différentes parties de l'Ouest au fil du temps. Cf. <https://cjr.c.edu/research/interdisciplinary/hvd/homicide-rates-american-west> (consulté le 10 août 2016). Pour des explorations de la violence et du « mythe de la frontière », cf. Richard Slotkin, *The Fatal Environment: The Myth of the Frontier in the Age of Industrialization, 1800-1890*, New York, Atheneum, 1985 ; and *ibidem*, *Gunfighter Nation: The Myth of the Frontier in Twentieth-Century America*, New York, Atheneum, 1992. Pour une critique de la façon dont la culture populaire a exagéré la réalité de la violence dans l'histoire de l'Ouest, cf. Stewart L. Udall, Robert R. Dykstra, Michael A. Bellesiles, Paula Mitchell Marks, and Gregory H. Nobles, 'How the West Got Wild: American Media and Frontier Violence : A Roundtable', *Western Historical Quarterly*, n° 31, Autumn 2000, p. 277-295.

7. Robert R. Dykstra, *The Cattle Towns*, New York, Knopf, 1971, p. 112-148 ; *ibidem*, 'Field Notes: Overdosing on Dodge City', *Western Historical Quarterly*, n° 27, Winter, 1996, p. 505-514. Des critiques ont suggéré de convertir les chiffres de Dykstra en homicides pour 100 000 habitants, ce qui est devenu le moyen conventionnel utilisé pour comparer les taux d'homicides et d'autres crimes à différentes époques. Mais Dykstra a répondu que la population de Dodge et d'autres villes de vachers étant assez petite, cela gonflait de façon injuste le taux pour 100 000, créant ainsi des fluctuations trop importantes à partir de hausses ou de baisses mineures dans le nombre de meurtres. Cf. Robert R. Dykstra, 'Quantifying the Wild West: The Problematic Statistics of Frontier Violence', *Western Historical Quarterly*, n° 40, Autumn 2009, p. 321-347.

des Indiens. Revendiquant leur priorité, les Américains blancs utilisaient des mécanismes légaux et illégaux pour restreindre l'accès des non-Blancs aux ressources minérales. Les villes champignons qui se développaient autour des zones minières, réunissaient des populations très majoritairement masculines, relativement jeunes. L'alcool y coulait à flot, les armes à feu très répandues rendaient les combats plus meurtriers, sans qu'un système de justice et police efficace puisse les empêcher, ni réduire les représailles illégales admises ou réclamées par la foule. Ainsi que le résumait McKanna, la « croissance rapide de la population, la diversité ethnique, l'alcool, la culture des armes à feu, et l'essor urbain », se conjuguèrent pour faire de ces nombreux camps de mineurs des creusets parfaits pour des taux très élevés d'homicide⁸.

Cependant, cette combinaison décisive ne s'installait en général que pour peu de temps dans les zones minières. De nombreuses villes en plein essor dépérissaient rapidement. Là où les opérations minières se poursuivaient, on passait le plus souvent à une production industrielle, sous le contrôle de grandes entreprises. Le nouveau régime faisait plus facilement régner la loi, à la fois sur les lieux de travail et en dehors. Alors que les centres miniers devenaient permanents, la démographie des villes champignons se rééquilibrait en terme d'âge et de genre. Comme la combinaison critique des facteurs de violence disparaissait, les taux d'homicide diminuaient⁹.

Reste la question de savoir pourquoi les camps de mineurs étaient tellement plus meurtriers que les villes de vachers en plein essor. Un facteur essentiel auquel se sont attachés les historiens est l'efficacité de l'application de la loi et du système judiciaire. Bien que les villes de vachers du Kansas se soient développées quasiment en une nuit et aient connu des croissances rapides de population dans les années 1870, leur incorporation au statut de municipalités survenait presque immédiatement, ce qui conduisait à l'établissement de forces de police et de tribunaux locaux. L'arrivée saisonnière de cowboys mettait à l'épreuve ce système judiciaire en gestation. L'économie locale bénéficiait largement de l'argent que les cow-boys, la bride sur le cou, dépensaient dans les magasins, les hôtels, les *saloons*, les établissements de jeu et les bordels. Leurs propriétaires et leurs employés n'avaient pas intérêt à s'immiscer dans ce commerce, même quand certaines activités n'étaient pas

8. Clare V. McKanna, Jr., 'Enclaves of Violence in Nineteenth-Century California', *Pacific Historical Review*, n° 73, August 2004, p. 395. McKanna a suggéré que l'alcool était un ingrédient décisif dans cette combinaison. Dans un comté de Californie, pendant la Ruée vers l'or, il a trouvé que près de deux-tiers des meurtriers et trois-cinquièmes des victimes avaient bu ; cf. 'Alcohol, Handguns, and Homicide in the American West : A Tale of Three Counties, 1880-1920', *Western Historical Quarterly*, n° 26, Winter 1995, p. 455-482. Cf. les autres études importantes de McKanna : *Homicide, Race, and Justice in the American West, 1880-1920*, Tucson, University of Arizona Press, 1997 ; et *Race and Homicide in Nineteenth-Century California*, Reno, University of Nevada Press, 2002. Pour une étude des mines qui documente les niveaux élevés de violence, cf. Roger D. McGrath, *Gunfighters, Highwaymen, and Vigilantes: Violence on the Frontier*, Berkeley, University of California Press, 1987.

9. Eric L. Clements, *After the Boom in Tombstone and Jerome, Arizona: Decline in Western Resource Towns*, Reno, University of Nevada Press, 2003, p. 158 ; cf. aussi les travaux de McKanna cités dans la note 8.

entièrement légales, mais alors que les marchands et la population déjà installée dans la ville toléraient quelques semaines d'agitation, les autorités municipales donnaient à la police le pouvoir de réprimer les troubles excessifs, ce qui signifiait surtout mettre les ivrognes en prison. Ces communautés passaient des ordonnances qui exigeaient des cow-boys qu'ils renoncent temporairement à leurs armes à feu. L'application était inégale, mais le contrôle sur les armes empêchait sûrement certaines disputes de se transformer en affrontements meurtriers. En revanche, il fallait en général plus de temps aux camps de mineurs pour devenir des municipalités dotées de forces de police et de tribunaux qui y administrent la justice. Les milices restaient en revanche le premier moyen pour supprimer les crimes et procéder à des châtiments.

Les milices de justiciers affirmaient toujours qu'elles représentaient un effort de citoyens impliqués et armés pour faire régner l'ordre dans des lieux de non-droit. Comme les miliciens prétendaient agir au nom de leur communauté, ils n'avaient pas besoin, à les entendre, d'attendre qu'un juge ou un jury administre la justice : ils pendaient ceux qui l'avaient mérité. Cette justification suffisait en général à l'époque, et reste sanctionnée positivement au tribunal de l'histoire populaire, le caractère expéditif de la « justice de la frontière » ayant gardé son attractivité dans de nombreux cercles. Néanmoins, la défense offerte par les miliciens s'effondre lorsqu'elle est soumise à l'enquête historique. Les études de groupes de justiciers et de leurs victimes ont révélé des fractures basées sur des clivages politiques, sociaux, religieux et ethno-raciaux. En dévoilant le caractère suprématiste blanc de nombreux mouvements, les historiens ont fait des milices de l'Ouest les parents proches des foules qui recouraient alors au lynchage des Noirs dans le Sud¹⁰.

Faragher utilise ces travaux pour expliquer comment Los Angeles est devenue une enclave de violence et pourquoi elle l'est restée si longtemps. Conquise deux fois, d'abord lors de sa fondation par des colons et des missionnaires espagnols, puis par des soldats et des colons américains, elle a connu une série d'affrontements ethniques. Ces luttes ont atteint un pic dans la foulée de la guerre entre le Mexique et les États-Unis, et de la ruée vers l'or, qui ont renversé les autorités locales et ont amené des Américains à occuper des terres revendiquées par les Mexicains et les Indiens.

S'ajoutait au caractère mouvant de l'ère qui suivit cette guerre, le fait que la majorité des Américains à Los Angeles et aux alentours arrivaient depuis le sud des États-Unis. Le Sud était la région la plus violente du pays avant

10. Sur les milices et la culture du lynchage dans l'Ouest, cf. Richard Maxwell Brown, *Strains of Violence: Historical Studies of American Violence and Vigilantism*, New York, Oxford University Press, 1975 ; William D. Carrigan, *The Making of Lynching Culture: Violence and Vigilantism in Central Texas, 1836-1916*, Urbana, University of Illinois Press, 2004 ; Michael J. Pfeifer, *Rough Justice: Lynching and American Society, 1874-1947*, Urbana, University of Illinois Press, 2004 ; Daniel Justin Herman, *Hell on the Range: A Story of Honor, Conscience, and the American West*, New Haven, Yale University Press, 2010. Andrew Isenberg, *Wyatt Earp : A Vigilante Life*, New York, Hill and Wang, 2013, propose une biographie d'un des justiciers les plus célèbres de l'Ouest, qui souligne la porosité des limites entre policiers et miliciens, et entre officiers en charge de la loi et hors-la-loi.

la guerre de Sécession, et les nouveaux arrivants apportaient avec eux leurs traditions jusqu'au Sud de la Californie. Cela incluait la défense farouche de la suprématie blanche, le recours rapide à la violence pour défendre l'honneur personnel, et la préférence de la vengeance rapide sur la lenteur de la procédure officielle. Ce dernier élément, le triomphe de la loi du talion et du lynchage, avec ses conséquences désastreuses, est particulièrement important dans l'interprétation de Faragher, car la « justice populaire », souligne-t-il, entraînait des injustices et perpétuait la violence. Ce n'est que dans les années 1870, quand s'imposa la justice officielle, administrée par des tribunaux établis dans le cadre de la constitution, et faisant l'objet d'au moins un peu de confiance, que les taux d'homicides chutèrent de façon significative à Los Angeles¹¹.

À ces explications habituelles des chiffres élevés de meurtres, Faragher ajoute un autre élément trop souvent négligé par les historiens de la violence : ses racines domestiques. L'homicide est le crime qu'on trouve le plus aisément dans les archives, c'est pourquoi les historiens l'ont étudié de façon si attentive. À l'inverse, les traces de la violence domestique sont bien plus difficiles à détecter, ce qui a rendu la recherche historique à son sujet si difficile. À son grand crédit, *Eternity Street* exhume au moins une part de cette histoire cachée. Le récit poignant et sinistre des passages à tabac subis par les femmes et les enfants battus atteste des horreurs endurées par les victimes de la violence domestique. Plus encore, *Eternity Street* lie l'histoire des violences dans les foyers aux homicides commis ailleurs¹².

Comme archive et interprétation de la violence dans la Los Angeles de la frontière, *Eternity Street* n'a pas d'équivalent. Son lectorat ne devrait pas être confiné aux étudiants de l'histoire du sud de la Californie, car le livre de Faragher traite du « problème persistant de la violence en Amérique ». C'est une « tâche noire » particulière sur l'histoire des États-Unis, qui ont depuis longtemps les taux d'homicides les plus élevés de tous les pays industrialisés et démocratiques. Pourtant, c'est une tâche dont aucun d'entre nous n'est affranchi et dont les historiens doivent s'emparer¹³.

*Stephen Aron est professeur et directeur
du département d'histoire à l'université de Californie à Los Angeles.*

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Fabrice Bensimon.

11. Outre le livre de Faragher, cf. Daniel Lynch, *Southern California Chivalry: The Convergence of Southerners and Californios in the Far Southwest, 1846-1866*, Ph. D. diss., University of California, Los Angeles, 2015, pour une bonne étude de la migration des Sudistes vers la Californie du Sud et leurs relations avec les Californiens mexicains.

12. Faragher, *Eternity Street*, p. 60-61, 213-224, 232-233, 404-418, 501-505.

13. *Ibidem*, p. XVII.